

Rappel au passage de l'existence de ce site remarquablement bien fait :
<https://www.academie-francaise.fr/dire-ne-pas-dire>

Le français ne va pas si bien, hélas

TRIBUNE COLLECTIVE*

Dans *Les Linguistes atterrées. Le français va très bien, merci*, un texte publié chez Gallimard (collection « Tracts »), un collectif d'auteurs et de professeurs affirment notamment que « le français n'existe pas » et attaquent l'Académie française. Jean Pruvost, linguiste et professeur émérite, leur répond dans une tribune cosignée par une vingtaine de spécialistes et amoureux du français, dont l'académicien Michel Zink, l'écrivain Jean-Michel Delacomptée ou le linguiste Alain Bentolila.

Il y a des titres perturbants. Pour les typographes, pour le corps enseignant dévoué auprès de ses élèves, pour le public amoureux de la langue française. On n'y prend pas garde mais, sur la première de couverture du « Tracts » n° 49 chez Gallimard, avoir affiché en guise de titre « Les linguistes atterrés », l'adjectif étant doté d'un e final grisé - une nouveauté inclusive inapplicable -, suffirait à démentir le sous-titre : « Le français va très bien, merci ». Cette sèche formule de politesse sonnait comme : « Il n'y a rien à ajouter. » Une soixantaine de pages vont cependant suivre...

« Tracts », collection passionnante chaque fois qu'elle offre le point de vue d'une personnalité, se prête mal au collectif lorsque, dès les premières lignes, le discours tenu laisse croire qu'un petit groupe s'exprime au nom de tous les linguistes. De quel droit ? Ainsi : « *Nous, linguistes, sommes proprement atterrés...* », atterrés que d'autres puissent s'inquiéter pour la langue française et ne pas participer à une euphorie laissant croire que l'anglicisation, l'orthographe et l'écriture inclusive ne seraient que des préoccupations d'ignorants ou de vieux conservateurs, voilà qui reste un tantinet méprisant. On se souvient alors de la formule : « *C'est nous les savants !* », hue chez Anatole France, alias Pierre Nozière, dénonçant le fait d'assimiler tous ceux qui pensent différemment à des égarés. Et de retrouver ce manichéisme avec la formule pompeuse des « scientifiques de la langue », supposés nous expliquer les bienfaits des pronoms non genrés, les vertus des graphies inclusives, suggérant au choix étudiant.e.s ou étudiant.es pour « dépasser le binarisme du genre grammatical ».

En bon principe, les « scientifiques » devraient observer, analyser sans exclure et rendre compte de tous les points de vue. Certes, il est juste d'affirmer que toute langue a une histoire et on apprécie aussi que soit souligné combien « *la langue est un pouvoir* », et les langues « *soumises à des règles* », mais pourquoi alors fustiger le questionnement légitime : « Est-ce que c'est correct ? » Quel étonnement de lire comme si ce n'était plus à enseigner que « *le participe passé avec l'auxiliaire avoir tend à devenir invariable* » : la lecture de la presse suffit à constater qu'il n'en est rien. C'est comme si on affirmait que l'infinitif et le participe passé tendent à se confondre, la faute existant dans les copies. À ce train-là on peut supprimer l'enseignement de l'orthographe...

Il n'est pas inintéressant de lire que parfois « *la forme correcte d'aujourd'hui est souvent la faute d'hier* », en donnant l'exemple du fromage se disant initialement fromage. À dire vrai, c'est presque un contre-exemple : quel professeur ne corrigerait pas gentiment cette graphie d'hier dans un texte d'aujourd'hui ? Personne par ailleurs ne prend au pied de la lettre la périphrase assimilant le français à « la langue de Molière », et l'anglais à « la langue de Shakespeare ». De là à « traduire Molière », il y a un pas. Assimiler jocrisse ou transport - la vive émotion - à des archaïsmes, c'est nier leur existence dans le registre de langage soutenu. Ne devrait-on pas penser en toute modestie que si Molière est devenu un symbole, c'est peut-être parce qu'il nous rassemble et continue de nous enrichir ?

Inutile de nous infantiliser avec des « *Eh oui, la prononciation aussi a changé* » : personne ne contredira qu'il faut « *étudier la langue de Molière* », ce que font chaleureusement les professeurs. Avouons-le, on apprécie que dans les suggestions ponctuant chaque chapitre, intitulées « Et si ? », soit abandonné le ton « donneur de leçon ».

« *Le français n'existe pas* »... Effet de manche sans doute, car pour l'expliquer est mis en œuvre un français accessible à tous les francophones. Tout le monde sait que des variantes existent d'un pays à l'autre mais en quoi avancer que rencontrer « je vas » au Québec est un argument pour ne pas enseigner « je vais » là où c'est la norme ?

« *Le français n'est pas envahi par l'anglais* », nous est-il asséné : pourtant 80 % des messages publicitaires reçus électroniquement passent par un intitulé anglais. Aussi faut-il relire le rapport de l'Académie française publié en février 2022, « *pour que les institutions françaises parlent français* », offrant plus de trente pages fortes de nombreux exemples. 70 % des Français seraient horripilés par la présence asphyxiante d'anglicismes : est-ce à ignorer ? Faut-il tenir pour rien ces rejets du « french impact », de « my Loire Valley », du « Fun-Mooc », des voitures « easy-life » ? Ne peut-on être inversement

très heureux des travaux de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France en lien avec l'Académie française luttant contre ces abus, préférant infolettre plutôt que newsletter ? N'a-t-on pas le droit de rappeler que la langue française a toujours bénéficié d'une politique linguistique, de Villers-Cotterêts jusqu'aux institutions actuelles ?

Autre point de vue heurtant : « *Pourquoi les linguistes ne privilégient pas la littérature et le bon usage ?* » avec pour arguments que « *la moitié des langues humaines sont sans tradition écrite* » et que « *la littérature ne peut servir d'alibi pour autoriser ou interdire telle ou telle construction* ». Alibi ? Le ton est au procès : les femmes et les hommes de lettres invités à « La Grande Librairie » n'ont-ils aucun rôle dans ce plaisir d'une langue mise au service des sentiments, de la pensée ? Faut-il rejeter tout modèle ?

On peut certes adhérer aux explications données sur les mécanismes de la langue, mais il reste consternant que resurgisse la critique acerbe et injuste

de l'Académie française, démon hantant quelques linguistes qui n'en connaissent pas les travaux. Au-delà du ton méprisant, l'information est fallacieuse : « *Si l'Académie n'est pas à jour sur le vocabulaire, elle ne l'est pas non plus en grammaire. Sa seule grammaire date de 1932.* » Quelle honte d'écrire cela ! Cette grammaire n'était pas une commande, mais le fait d'un auteur, et l'Académie ne l'a jamais mise en avant. Quant à être à jour... faut-il rappeler que l'Académie est au vif des commissions d'enrichissement de la langue française rassemblant des centaines de spécialistes de tous les domaines, de l'éducation aux sciences physiques, en passant par les sports et l'informatique ? Il eût été honnête de signaler la présence d'un portail numérique très apprécié : d'un clic bénéficier gratuitement d'un article consacré à l'un des 60 000 mots de la neuvième édition presque achevée, avec son étymologie, des définitions très soignées, assorti d'une part d'un lien direct avec FranceTerme, riche de pas moins de 8 000 termes scientifiques, d'autre part de liens avec la Base de données lexicographique panfrancophone et l'Office québécois de la langue française, véritable ouverture à la francophonie, sans oublier un fichier de conseils quant à l'usage, n'est-ce pas extraordinaire ? Quel dictionnaire au monde peut offrir

pour un mot, « atterrer » par exemple, d'un clic la définition de 1694, 1718, 1740, 1762, 1798, 1835, 1878, 1935, et celle du XXI^e siècle? Quel outil pour les professeurs et leurs élèves, et pour nous tous!

Il faut assurément une grande mauvaise foi pour oser écrire que « depuis le XIX^e siècle, l'Académie française ne suit plus l'évolution de la langue ». En quatrième de couverture, est évoqué un combat contre les idées reçues. D'abord balayer devant sa porte. On sera cependant d'accord avec un constat commun : l'« immense vitalité » de notre langue. À préserver absolument. ■

* Signataires : Pascal-Raphaël Ambrogi, écrivain et lexicographe. Fabrice Antoine, professeur émérite de l'université de Lille (traduction, lexicologie, lexicographie). Alain Bentolila, linguiste, auteur et professeur à l'université Paris-Descartes. Sami Biasoni, docteur en philosophie et essayiste. Alain Borer, écrivain, poète, auteur de « Speak White! » Pourquoi renoncer au bonheur de parler français? Jean-Loup Chiflet, éditeur et écrivain. Isabelle Courtin, enseignante en langue française et lettres modernes, UFR des langues et cultures étrangères. Jean-Michel Delacomptée, écrivain, auteur de Notre langue française. Bruno Dewaele, professeur agrégé de lettres modernes, champion du monde d'orthographe. Joëlle Ducos, linguiste et philologue médiéviste. Michael Edwards, académicien, écrivain, professeur au Collège de France. Luc Fraisse, professeur à l'université de Strasbourg, membre honoraire de l'Institut universitaire de France. Jean-Joseph Julaud, écrivain, auteur du Petit manuel à l'usage de ceux qui doutent. Jean Maillet, écrivain, auteur de Langue française : arrêtez le massacre! Andrea Marcolongo, auteur, diplômée de lettres classiques de l'Università degli Studi di Milan. Franck Neveu, professeur de linguistique française à Sorbonne Université, spécialiste de la syntaxe du français et de l'histoire des idées grammaticales. Françoise Nore, docteur en linguistique, spécialisée en lexicologie, traductrice. Olivier Soutet, linguiste et professeur d'université émérite. Xavier-Laurent Salvador, agrégé de lettres modernes et maître de conférences en langue et littérature médiévales. Marie Treps, linguiste sémiologue au CNRS (Institut national de la langue française), auteur de Les Mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs. Frédéric Vitoux, académicien, président de la commission d'enrichissement de la langue française. Michel Zink, académicien et philologue.